

raires et champêtres, dont j'ai hérité en partie et que les agitations de ma vie ne m'ont pas fait perdre. C'était un fort honnête homme, mais passablement rêveur. Quant à l'abbé, il était également entiché de botanique, de médecine et de littérature, et son influence sur mes idées et ma destinée a été, en somme, beaucoup plus grande que celle de mon père.

L'abbé Velay avait pour les fleurs et les simples une véritable passion, et son bonheur était de courir les montagnes pour étudier les plantes et m'en faire connaître les noms et les vertus. Une fleur le plongeait dans des ravissements infinis. Il disait que la grandeur et la puissance divines ne se montrent nulle part avec autant d'éclat que dans le règne végétal. Je l'ai vu passer des heures entières à contempler des capucines ou des fraxinelles pour voir si, comme l'aurait constaté, dit-on, la fille de Linnée, il s'échappe de ces fleurs des vapeurs électriques inflammables avec une lampe.

Mon digne précepteur était convaincu que chaque dérangement de la machine humaine a, dans les espèces végétales, sa contrepartie, c'est-à-dire un remède spécifique dont le Créateur a laissé la découverte aux soins des intéressés. Il faisait observer que les animaux se guérissent beaucoup mieux avec les herbes curatives que l'instinct leur fait découvrir dans les champs, que nous ne le faisons nous-mêmes avec toute la science des médecins et tout l'arsenal des apothicaires.

L'abbé avait en grande estime un excentrique personnage qui passait sa vie sur les hautes montagnes, entouré d'animaux de toute espèce : des chèvres, des porcs, des moutons, des chiens, et même des oies et des poules, sur lesquels il exerçait un pouvoir occulte, qui le suivaient partout,